

IL N'Y A PAS QUE LES
CHATS QUI ONT
PLUSIEURS VIES

Sandrine Spycher

IL N'Y A PAS QUE LES
CHATS QUI ONT
PLUSIEURS VIES

roman

© 2023 Sandrine Spycher
Tous droits réservés

ISBN : 978-2-9701426-3-8
Dépôt légal (Suisse) : août 2023

Couverture :
Photo : StockSnap / Pixabay
Graphisme : Sandrine Spycher

Photo portrait : © Spycher

Pour maman

1

Et merde.

On m'avait parlé de cette possibilité, mais j'étais presque parvenue à me convaincre que ça ne me tomberait pas dessus, pas à moi. Après une année et demie de chômage, me voici face à ma première assignation d'emploi. Signifiée par un charmant petit courriel m'informant que j'ai vingt-quatre heures pour répondre et convenir d'un rendez-vous pour un entretien d'embauche. C'est obligatoire. C'est la hantise de toute personne inscrite à l'ORP. Un job vous est catapulté à la gueule, vaguement selon votre profil ou votre CV, et vous devez l'accepter. La mission de l'ORP est de vous redonner du travail, donc il vous faut dire « oui » sous peine de sanctions financières. Refuser une assignation, c'est avouer qu'on ne cherche pas vraiment un emploi et se voir retirer les prestations du chômage.

Je soupire en levant les yeux au ciel, ou plutôt au plafond. Je me laisse aller dans ma chaise de bureau qui ressemble un peu à un siège de voiture de course. La nuque calée contre l'appui-tête, petit coussinet merveilleux accompagnant mes heures devant l'écran, j'étire mes bras au-dessus de moi en cherchant une échappatoire. La meilleure solution serait de dénicher un autre job avant d'être embauchée pour celui-ci. Mais ça fait dix-sept mois que je cherche sans succès, je vois mal le miracle se produire aujourd'hui. Je me redresse pour faire face à nouveau au mail. Un élan d'optimisme me saisit. Ce n'est pas parce que c'est une assignation que le job est forcément pourri, me dis-je, pleine d'espoir. Puis je relis le texte qui m'a été envoyé.

C'est un job de cuisinière. Bon, au moins on ne me demande pas de faire la plonge. C'est un job de cuisinière dans une maison de soins palliatifs. Est-ce que ça veut vraiment dire ce que je pense que ça veut dire ? Je change d'onglet sur mon navigateur pour lancer une recherche. « Les soins palliatifs sont des soins qui ne visent qu'au confort du malade, souvent en phase de fin de vie », m'informe Wikipedia. Traduction : on veut m'embaucher pour que je cuisine pour des gens quasiment morts. Pas le job le plus solaire du monde. La bonne nouvelle, c'est que si j'ai le malheur de décrocher le poste, mon caractère ne sera pas compatible avec le lieu et je ne resterai pas au-delà de la période d'essai. Je râle toute seule dans mon petit deux-pièces au centre-ville de Lausanne. Je n'ai aucune envie de ce job.

Mais je n'ai pas le choix.

J'attrape mon téléphone et je compose le numéro en signature du mail. Ça sonne. J'attends. Une voix me répond au bout de la quatrième sonnerie, juste quand je m'apprêtais à raccrocher. C'est la directrice de la maison. Je me présente brièvement, je lui parle de l'offre d'emploi. Son air enjoué de m'entendre contraste avec mon manque total de motivation. Elle me donne rendez-vous le lendemain matin, dans son bureau. Avant de raccrocher, je note l'heure, l'adresse et son nom : Églantine Gilbert.

Mon Dieu que c'est désuet !

Ce nom semble convenir parfaitement à la fonction. Quand on dirige une maison qui accueille des personnes en fin de vie, quoi de mieux qu'un prénom qui sent bon la nature et l'innocence ? Je suis sûre que cette femme est gaie, qu'elle porte des vêtements colorés et des bijoux qui scintillent. Mon jugement hâtif me renvoie à mon propre nom. Quelle image se fait la directrice de cette Camille Rentsch à qui elle vient de parler ? Un patronyme comme un raclement de gorge ou un crachat. Peut-être que ça ne me va pas trop mal ; après tout, je suis sur le point de faire tout mon possible pour me montrer insupportable. Irréprochable, mais insupportable. Une technique que j'ai apprise lors d'une formation pour adultes, précisément sur les entretiens d'embauche : être irréprochable pour que l'ORP n'aie rien à redire, mais être insupportable pour ne pas être engagé. Je passe le reste de la journée à élaborer toutes sortes de questions insistantes à poser à cette femme. Des questions sur le poste, sur la maison, sur les horaires, sur les transports publics à proximité, sur les possibilités de congé ou de prime de fin d'année. Sur tout ce qui me passe par la tête.

Il fait nuit avant que je ne voie le jour décliner. J'éteins l'ordinateur et je prépare mes affaires pour demain. La maison se trouve sur les hauts de Pully, j'aurai un long trajet en bus à faire. Comme je ne suis pas du matin, je prévois le coup : tout ranger dans mon sac, régler mon réveil, mémoriser les horaires et les changements de bus. Je ne supporte pas d'être en retard à un rendez-vous. Je ne veux pas de ce job, mais je ne serai pas irrespectueuse pour autant.

Je serai chiante, ce n'est pas la même chose.

2

Je me réveille deux heures avant mon entretien. Le temps de manger un petit déjeuner de céréales Trésor, délice croquant au chocolat. Je mange toujours les petits déjeuners de mon enfance, ce sont les meilleurs. Et puis, l'enfance est un état d'esprit, non ? On peut bien être encore enfant à trente ans. Surtout si on n'est, comme moi, pas adulte pour un sou...

Mes céréales avalées, je regarde l'heure. J'ai encore le temps de prendre une douche rapide, sans me laver les cheveux qui prendraient des heures à sécher. L'eau est chaude, presque brûlante. Ça fait de la buée sur le miroir. Il y a quelques jours, j'y ai dessiné un visage souriant. Aujourd'hui, il faut que je me dépêche. J'enfile des sous-vêtements sexy en dentelle noire. C'est con, mais ça me donne confiance de porter des dessous ravageurs, même si personne ne les verra. Un jean noir un peu délavé, un top thermique et un pull en laine. J'attache mes cheveux en queue-de-cheval que je tire sur le côté. J'aime l'asymétrie. Quand

j'étais enfant, ma mère refusait de me coiffer « comme toutes les autres petites filles », elle me faisait la raie sur le côté. C'était joli, c'était unique. Je mets encore une grosse écharpe, puis mon manteau et un bonnet.

Janvier est beau, mais janvier est glacial.

Je me hâte vers l'arrêt de bus. En quelques mètres, me voilà à Boston. Je n'ai heureusement pas à attendre longtemps dans le froid, un véhicule de la ligne 9 surgit devant moi. Je monte, m'accroche à une barre sans retirer mes gants. La ville défile sous mes yeux. Je vais jusqu'à Perraudettaz, ça fait un bon bout, j'aurais peut-être dû m'asseoir. C'est l'heure de pointe, il n'y a que deux ou trois places assises restantes. Qu'importe, de toute façon, je préfère voyager debout dans les bus lausannois. Être assise me donne le mal de mer dans ces véhicules longs qui serpentent en glissant, rebondissant parfois, sur la route.

Arrivée à Perraudettaz, je dois changer de bus pour monter cette fois dans le numéro 48. Je traverse la route. À l'arrêt d'en face, je me retrouve prise au piège au milieu d'une foultitude de gamins. Putain, qu'ils sont bruyants, ces mioches ! Non, je n'ai pas encore éveillé ma patience de si bon matin. Même s'il est presque neuf heures. Presque neuf heures ? Merde. J'espère que j'ai bien calculé les horaires et que je ne serai pas en retard. Quand le bus arrive, je pousse un peu pour me dépêcher de monter, comme si cela allait le faire partir plus vite.

Je garde les yeux rivés sur ma montre pendant tout le trajet. Lorsque je descends à mon arrêt, il faut encore que je trouve la maison de soins palliatifs. Je m'empresse de remonter la

rue, de contourner une camionnette mal parquée, de bifurquer à gauche. L'entrée est là. J'ai deux minutes d'avance. Je suis en nage dans mes vêtements d'hiver et mon écharpe en polaire. J'inspire à fond pour reprendre mon souffle et je pousse la porte d'entrée.

Ça sent la pomme et la vanille.

Il n'y a pas de vestibule, j'arrive directement dans une salle modeste ressemblant à un salon. Un canapé rouge sombre est adossé à une bibliothèque presque vide. Une table basse en bois, avec plusieurs taches dont je ne parviens pas à définir l'origine. De l'autre côté de la salle, un fauteuil usé jusqu'à la moelle et un petit guéridon sur lequel se trouve un téléphone fixe et un pot-pourri d'où s'échappent les effluves de pomme et vanille. J'ai l'impression d'avoir pénétré dans l'antre du Vieux. Tout est sombre, usé, dégage un air de lassitude profonde. On n'est loin du catalogue épuré d'Ikea. Et je ne parle même pas du téléphone fixe – sérieux, ces trucs existent encore ?

– Bonjour, me dit une voix calme au bout d'une main tendue. Vous devez être Camille ?

– Oui, c'est moi. Bonjour, je réponds en serrant la main de cette femme à la poigne à la fois décidée et délicate.

– Églantine, on a parlé au téléphone.

– Ravie de mettre un visage sur un nom, je souris sans quitter des yeux son beau regard vert.

– Moi de même. Venez, allons dans mon bureau.

Je la suis dans un couloir aussi sombre que le petit salon. Elle est plus grande que moi. En marchant juste derrière elle, je sens son parfum léger aux agrumes. Peut-être un Lancôme, mais je ne suis pas sûre. Ses longs cheveux argentés balayaient son dos au rythme de sa démarche. Cette femme dégage une élégance naturelle qui s'oppose à la vétusté de l'endroit.

Le bureau de la directrice se trouve tout au bout du couloir. Avant de l'atteindre, nous passons devant une salle à manger dotée d'une grande table de bois massif autour de laquelle discute un groupe de personnes. Je devine la cuisine dans son prolongement. Un ronronnement de frigo me parvient du fond de la pièce, mais je n'ai pas le temps de m'y attarder. En face, un escalier large avec une main courante en métal brillant. Ce soudain éclat de modernité me fait presque sursauter. De toute évidence, l'état des résidents de la maison a forcé ses propriétaires à investir dans ce garde-corps flambant neuve pour surmonter les escaliers. Juste à côté des premières marches, une porte un peu plus large que les autres donne sur une chambre vide dont la fenêtre grande ouverte grille impunément l'énergie des radiateurs. Je remarque qu'il n'y a pas de seuil, pas plus qu'à l'entrée, maintenant que j'y pense. Certains résidents se déplacent sans doute en fauteuil roulant.

— Voilà, prenez place, m'invite la directrice en fermant la porte du bureau. Vous voulez un café ?

— Si vous en prenez un, je vous accompagne volontiers.

— Oh, d'accord, sourit-elle en se dirigeant vers la machine.

Pendant que le café coule, j'inspecte les lieux. Le mobilier est tout aussi lourd et démodé que celui du salon, mais la pièce est plus lumineuse. C'est le domaine de la directrice, bien vivante, elle, contrairement aux résidents. Plus j'y pense et plus je suis convaincue de ne pas être faite pour ce job. Ça doit être déprimant à pleurer de côtoyer au quotidien des gens condamnés.

– Vous avez trouvé facilement ? me demande Églantine dans une conversation cliché d'entretien d'embauche.

– Oui, je suis venue en bus, ce n'était pas compliqué.

On discute encore de banalités telles que la météo en buvant les premières gorgées de café. Puis, elle se penche sur mon CV que je devine fraîchement imprimé. Elle a une moue approbatrice en voyant que j'ai effectué mon apprentissage de cuisinière dans un restaurant étoilé de la région. J'y ai travaillé presque une décennie avant de démissionner. Églantine a l'élégance de ne pas insister sur les raisons de ma démission. Un besoin de « changer d'air, de relever de nouveaux défis » suffit à combler ses questions. En réalité, les attouchements du nouveau responsable du service et le déni du grand patron lors de mes plaintes m'ont poussée vers la porte.

– Qu'est-ce que vous pensez de mon offre d'emploi ? m'interroge alors la directrice.

– Ça me changerait, ce serait justement un défi.

Ça me changerait ? Sérieux, j'ai vraiment rien trouvé de plus bateau à lui balancer ?

— C'est sûr que c'est différent. Mais... Dites-moi franchement, vous en pensez quoi ?

Je suis surprise par le regard inquisiteur de cette femme. J'égaré mes mots et ma voix. Elle me fixe comme si elle attendait une réponse, mais j'ai l'impression qu'elle a déjà compris. Ses yeux sont doux et à la fois sûrs d'eux. Elle doit bien savoir lire les gens. Je lui souris. Je mets de côté ma liste de question visant à me rendre chiant et je décide d'être honnête.

— Je ne me vois pas travailler ici. Les horaires et le salaire que vous proposez sont supers, mais je ne sais pas si je suis faite pour ce milieu.

Elle hoche la tête. Jette un nouveau coup d'œil à mon CV.

— Pourquoi avez-vous démissionné ? lance-t-elle à nouveau.

Que cette femme est imprévisible ! Son caractère vif me plaît. Studieuse de l'autre, observatrice, presque manipulatrice. Elle pourrait être moi, avec vingt-cinq ans de plus.

— Un nouveau collègue passait son temps à me mettre la main au cul, lâché-je d'un coup.

— Très bonne raison de partir, approuve-t-elle. Enfin, c'est plutôt lui qui aurait dû partir, mais on sait comment c'est... Vous n'aurez pas ce genre de problème ici. C'est calme, les gens sont souriants et chaleureux, ils aiment la bonne cuisine et n'auront que des compliments pour vous.

Je gigote sur mon siège. Je voudrais m'enfuir pour ne pas devoir refuser face à cette femme de plus en plus attachante.

— De quoi avez-vous peur ?

— De ne pas savoir comment me comporter face à des personnes en fin de vie, j'admets du bout des lèvres.

— Comportez-vous comme avec n'importe qui : avec respect. Il n'y a pas de secret.

Églantine ne pousse pas plus loin ses tentatives de me convaincre. Je rumine mes idées reçues sur cette maison et cet emploi. Lorsqu'elle me raccompagne à l'entrée, nous croisons un homme d'une cinquantaine d'années, très pâle, qui entame la montée de l'escalier, un livre sous le bras. Il ne nous voit pas, concentré sur ses pas lents, douloureux. Il a oublié d'éteindre la lumière du salon. Un rayon de lumière se faufile entre les bouquins sur les tablars de la bibliothèque. Il y a des polars, de la science-fiction, de la grande littérature. Illuminée, la pièce me semble plus grande qu'à mon arrivée. Plus vivante, aussi. La directrice ouvre la porte, laissant un courant d'air froid s'infiltrer dans la maison. On se quitte sur une poignée de main et un sourire. Elle me tient la porte, me dit qu'elle espère me revoir bientôt. Je bafouille que je dois réfléchir, que je lui répondrai dans un ou deux jours.